Pratiques et représentations linguistiques à la marge sud du territoire français (Languedoc, Roussillon)

Francis Manzano

▶ **To cite this version:**

Francis Manzano. Pratiques et représentations linguistiques à la marge sud du territoire français (Languedoc, Roussillon). Glottopol : Revue de sociolinguistique en ligne, 2004, 4, pp.69 à 85. hal-00349529

HAL Id: hal-00349529

https://univ-lyon3.hal.science/hal-00349529

Submitted on 31 Dec 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS LINGUISTIQUES À LA MARGE SUD DU TERRITOIRE FRANÇAIS (LANGUEDOC, ROUSSILLON)

Cette contribution s'intéresse aux zones de contacts entre France et Espagne, en particulier au Languedoc et au Roussillon. Les régions observées sont les plus méridionales de notre pays et cela n'est pas indifférent dans la manière dont le secteur a été perçu dans l'histoire, et est encore perçu, non seulement par les Français mais aussi par d'autres nations européennes. Le Roussillon par exemple est à peu près à la latitude de Rome ou du centre de la Corse, et si l'on regarde ses voisins occidentaux, il est plus méridional que le Pays Basque, les Asturies ou la Galice.

Première partie : considérations géo-linguistiques et historiques sur les marges et la frontière

Le Roussillon (et plus généralement les zones catalanophones de France) se situe au centre d'une bande méditerranéenne verticale qui de Narbonne (France) à Gérone (Espagne) a toujours vu circuler les peuples, les influences culturelles et les armées. Nous y reviendrons, la frontière moderne entre France et Espagne est relativement récente[1], fixée par le traité des Pyrénées (1659).

Visiblement, dans cette affaire, les négociateurs français ont longtemps poursuivi l'objectif (très chimérique mais rassurant) d'une frontière enfin située sur la « crête » des Pyrénées et donnant au moins l'impression qu'on pourrait ainsi mieux surveiller le versant sud et prévenir d'éventuelles incursions espagnoles. Il est vrai que tant que le Roussillon avait été catalan, aragonais puis castillan, les tensions extrêmes entre les deux pays se soldaient régulièrement par l'intrusion de régiments espagnols qui se retrouvaient en quelques heures ou quelques jours aux portes de Narbonne ou de Carcassonne.

Roussillon et Pyrénées-Orientales

Au nord de cette frontière le Roussillon, *stricto-sensu*, constitue la partie « basse » des Pyrénées catalanes françaises (on évoque donc assez souvent la « plaine » du Roussillon). Dans une vision centralisatrice du territoire français, ce secteur, quelles que soient les subtilités que peuvent connaître dans le détail ethnographes et linguistes, apparaît d'emblée soit comme un finistère de la France, soit encore (plus logiquement) comme l'une des marches vers le monde ibérique, ce qui peut expliquer certaines distorsions des représentations par rapport aux réalités. Les Aspres, Le Vallespir, le Conflent, la Cerdagne et le Capcir constituent des secteurs ethno-identitaires de la Catalogne française fameux localement, mais dont la visibilité, de loin, est très relative. Le territoire du Roussillon est, grosso modo, inclus dans le département des Pyrénées-Orientales. D'où la tentation de poser des équivalences telles que : « Roussillon = Catalogne française = Pyrénées-Orientales ». Il s'agit toutefois là d'une simplification très discutable, voire inacceptable aux yeux d'une certaine proportion de la population régionale. En effet, d'une part, dans ce même département, il y a une composante occitanophone (le Fenouillèdes). D'autre part, il existe une enclave territoriale espagnole en Cerdagne. C'est la petite ville de Llivia, certes assez proche de la Cerdagne espagnole (quelques kilomètres, franchis par une route internationale).

[1] À l'échelle de l'Europe romane s'entend.

Le fait, d'une importance limitée, est pourtant peu compatible avec la manière dont le public se représente généralement l'intégrité politique du territoire français.

Enfin, la Cerdagne et la haute vallée de l'Ariège ont pour voisin immédiat, non pas l'Espagne, mais la Principauté d'Andorre, territoire de dimensions réduites - 464 km2 -[2], dont les co-souverains sont le président de la République Française et l'évêque d'Urgel (Espagne), et qui constitue un Etat indépendant (en dépit de la co-souveraineté), au sens strict, juridique et politique[3]. Autre particularité de cet Etat : le catalan y est langue officielle, ce qui le distingue immédiatement de la France, mais aussi de l'Espagne.

Languedoc

Le Languedoc est français bien plus anciennement que le Roussillon. Il l'est devenu, dans les grandes lignes et comme d'autres terres de langue d'oc à l'issue de la Croisade des Albigeois (XIII^{e} siècle). Il y a donc globalement, quatre siècles de décalage entre le rattachement du Languedoc et celui du Roussillon. Jusqu'en 1659 en effet, la frontière politique est passée des Corbières méridionales au Capcir.

Au sens linguistique de son nom, le Languedoc correspond ici aux départements de l'Aude et de l'Ariège. Mais, comme on vient de le signaler, une partie des Pyrénées-Orientales (le Fenouillèdes, haute vallée de l'Agly) est également occitanophone. En outre, dans la littérature dialectologique du contact occitano-catalan, on estime que quelques zones réputées catalanes sont en réalité des zones de transition entre « occitan » et « catalan ». Tel est le cas notamment du Capcir[4] (Manzano, 1976, 1987). Henri Guiter (1953, 1968), maître de la dialectologie roussillonnaise, a étudié ces ensembles de transition dans différents travaux. Nous reviendrons à cette question cruciale du contact occitano-catalan un peu plus bas.

La « Marche d'Espagne »

Une grande partie de la région observée a longtemps porté durant le Haut Moyen Age l'appellation de « Marca Hispanica ». Ce fut donc la Marche d'Espagne, à l'origine instituée par les Francs, glacis militaire placé face à la mouvance arabo-musulmane d'Espagne. Une grosse part de nos légendes et représentations collectives (françaises et européennes) s'est fondée ici. Quelques repères : Pépin le Bref parvient à un premier contrôle du Narbonnais en 752-759 et repousse théoriquement la frontière entre zones franque et arabe là où se trouve la frontière politique actuelle[5]. Quant à Charlemagne, qui hérita de l'Empire, on sait qu'il subit un échec à Saragosse en 778[6].

C'est de ce type de mésaventure sans doute que le souverain mythique tira l'idée d'une politique de sécurisation militaire de la zone face aux solides implantations arabo-musulmanes au sud de Barcelone. Dans la Marca Hispanica fut donc installé un réseau militaire fondé sur différents hommes de confiance de l'Empereur, à la source eux-mêmes de l'aristocratie catalane, qui devait ensuite procéder à la « reconquête », parallèlement aux Castillans, Asturiens ou Galiciens. Les dates ultérieures de la progression montrent bien la difficulté à sortir du domaine pyrénéen. Gérone n'est prise qu'en 785, la Cerdagne, l'Urgel et le Barcelonais ne le seront qu'au tout début du IX^{e} siècle, et longtemps les Catalans seront incapables d'approcher de l'Ebre. Qu'on en juge : pour aller de Barcelone à Tarragone, c'est-à-dire pour franchir moins de 100 kilomètres, il faudra encore deux siècles.

---

[2] A titre de comparaison, Malte, qui entre dans l'Union Européenne en mai 2004, occupe une surface de 316 km^2.

[3] Pour preuve, Andorre n'est pas dans l'Union Européenne.

[4] Haute vallée de l'Aude.

[5] Narbonne avait été prise par les Arabes en 720, pour quelques dizaines d'années donc.

[6] Bien qu'atténué, cet échec est par exemple évoqué dans la première strophe de la *Chanson de Roland*.

Outre la sécurisation militaire et politique de la Marche, différentes formes d'encouragement (fiscaux et statutaires) furent données aux ordres monastiques pour défricher et aménager la zone, ainsi qu'aux réfugiés mozarabes du sud.

Le pays que nous observons, base arrière de cette reconquête, est profondément pétri d'une culture faite de transferts légendaires. Dans le sud de l'Aude et de l'Ariège, dans la province de Gérone et ailleurs, on trouve un peu partout les traces présumées de Charlemagne et de Roland. Nombreux toponymes, traces gigantesques des sabots du destrier, montagnes fendues par l'épée célèbre, blocs immenses ou « palets » de Roland, que l'on imagine jouant entre deux montagnes pour tuer le temps, routes pavées dont la construction est attribuée à l'Empereur, etc.

Voici donc une première composante stéréotypée des personnalités collectives de cette marche, que les folkloristes ont abondamment valorisée[7]. La composante franque, ou septentrionale, le Nord avec un grand N, la composante germanique des ethnies romanes, les blonds aux yeux bleus, les caractères emportés et belliqueux[8]. Mais aussi la seconde composante, l'*alter ego*, le méditerranéen : méridionaux bruns et frisés aux yeux marrons ou noirs, qui ont quelque chose de l'Arabe, du Berbère et bien sûr de l'Espagnol. Toute une tradition de lecture de l'espace régional et de l'anthropologie s'est coulée dans ce modèle de perception. On doit insister sur ces faits et éviter de le rejeter comme trop anecdotiques et sans véritable fondement scientifique. Car, plus d'un millénaire après la Marca Hispanica, cette typologie binaire fonctionne toujours assez bien, et l'on suspectera chez l'un l'ancêtre maure tandis que l'on ne manquera pas d'être frappé par les yeux bleus de tel(le) autre, des yeux de Germain, bien entendu.

Comment passe-t-on en Espagne ? Éléments de microtypologie du contact franco-espagnol

On arrive en Espagne de trois manières, par le Pays Basque, par le Roussillon, mais aussi par les Pyrénées centrales (du Béarn à l'Ariège et de la Navarre à l'Andorre). Comme nous n'en reparlerons plus par la suite, disons qu'à maints égards, ce contact au centre de la chaîne paraît à la fois plus distant et plus naturel, c'est-à-dire moins chargé de représentations, voire de stéréotypes. Il est certain que des vallées orientées nord-sud et où la frontière politique passe par des cols très élevés et abrupts (à plus de 2000 mètres le plus souvent), ont connu relativement peu d'affrontements directs. On peut même avancer l'idée que la distinction relative entre les communautés situées de part et d'autre de la frontière semble ici minimisée et compensée par une plus nette perception des troncs communs. On sait bien d'autre part dans l'ethnographie pyrénéenne que vallées gasconnes et vallées aragonaises ou catalanes ont souvent échangé, notamment par le biais de foires et de fêtes collectives dans les alpages. Tout cela donne au centre de la chaîne une forme d'unité[9], que l'on ne retrouve pas sur les marges occidentale et orientale, où le contact frontalier paraît bien plus tendu.

Quelques idées mériteraient à ce sujet d'être creusées davantage, mais nous ne ferons que les évoquer brièvement. Par exemple le fait que le cœur pyrénéen fonctionne à maints égards comme une sorte d'île faite de crêtes et de vallées relativement en marge tant par rapport à l'unité française que par rapport à l'unité espagnole. La plupart des pyrénéistes savent cela. Le problème est celui d'une marginalité ethnique et économique qui resserre les liens entre communautés pyrénéennes axiales et les distancie automatiquement (en douceur, presque

[7] Par exemple Horace Chauvet, *Traditions populaires en Roussillon* (1947).

[8] C'est exactement comme cela que les Languedociens cataloguent la plupart du temps les Catalans, réputés violents et querelleurs.

[9] Cette unité au centre a été jusqu'à présent davantage perçue par des géographes ou des ethnographes, moins par les linguistes romanistes (une minorité exceptée) qui par défaut professionnel tendent à mettre en avant la discrétion, la rupture.

dans l'indifférence) des communautés nationales (France, Espagne). Il y aurait du coup de nombreux points communs et terrains d'entente entre toutes ces vallées centrales. Leur ensemble constituerait, à proprement parler, un « tampon » entre France et Espagne, et non véritablement une frontière. Il en va autrement des deux zones latérales de l'ouest et surtout de l'est (qui nous intéresse ici), où, de longue date, les deux dynamiques nationales s'entrechoquent directement.

Deuxième partie : langues en présence

Quatre langues sont en présence dans cette partie de la chaîne pyrénéenne. Il s'agit de deux langues « nationales » véhiculaires et de grande expansion : français, espagnol, et de deux langues régionales typologiquement proches mais de statuts assez différents : catalan et occitan (ou langue d'oc), cette dernière sous sa forme régionale du languedocien. Un débat constant oppose partisans du regroupement taxinomique de l'occitan et du catalan, et partisans de leur séparation en langues. On évoquera cette question en fin de partie.

Français, espagnol

Evidemment, entre deux États traditionnellement centralisateurs, la frontière politique délimite des distributions territoriales rigides de l'espagnol (ou castillan)[10] et du français. Pour ces deux langues, de part et d'autre de la frontière, une gamme étendue de pratiques est disponible, qui va des basilectes très localisés (français et espagnol locaux) aux formes que l'on pourrait qualifier d'acrolectales dans différents secteurs sociaux et administratifs. Mais dans l'ensemble, ce qui est manifeste, au nord comme au sud de la frontière, est une régionalisation profonde des deux langues d'État[11].

Il n'y a plus, en France, de sujets monolingues de langues régionales autochtones. Ce n'est sans doute pas plus le cas en Espagne, bien que le taux de pénétration de l'espagnol sur les souches originelles (catalan, aragonais) soit moindre pour des raisons historiques évoquées en fin d'article (Bilan général, alinéa 1)[12]. Précisons pourtant qu'en sortant de la seconde guerre mondiale et jusqu'aux années 60, il n'était pas exclu de rencontrer des sujets monolingues ou pratiquement monolingues, dans les montagnes du moins, y compris en territoire français[13]. C'est dire en fait que la francisation a visiblement continué de progresser en s'amplifiant depuis.

Eléments de typologie des langues régionales (languedocien, catalan)

L'analyse qu'on peut faire de ces langues dominées, de leurs contacts, de leurs difficultés et de leurs avenirs respectifs doit passer par une typologie, ne serait-ce que dans les grandes lignes. Pour cela, nous partirons d'un extrait des *Foutralados de Minjocebos* de Charles Mouly (1996), qui recourt ici à ce qu'on pourrait appeler le languedocien moyen,

[10] On doit souligner que dans la Constitution espagnole, le castillan est la langue de l'Etat ; par ailleurs une langue comme le catalan (et d'autres bien sûr) y est dénommée « langue espagnole ». Ces usages, relativement récents (depuis la Constitution de 1978), sont évidemment gênants par rapport à la tradition française. Par la suite, je continuerai d'appeler espagnol ou castillan la même langue, pour l'opposer notamment au catalan.

[11] On observera pourtant que les linguistes s'intéressent très peu à ces variations régionales des langues nationales. Du côté de la sociolinguistique française notamment, un paradoxe s'est amplifié avec les années, qui revient à ignorer globalement ces vraies langues du peuple que constituent les français locaux du Languedoc-Roussillon, au bénéfice des langues dites régionales (en net recul pourtant, comme on le verra par la suite).

[12] Si (par hypothèse) existent encore quelques vrais monolingues âgés, en territoire espagnol, on sait à peu près où l'on a quelques chances d'en rencontrer : dans les hautes massifs du Pallars et de la Ribagorza notamment.

[13] Je renvoie le lecteur par exemple à Bernard Pottier, « La situation linguistique en France », Gallimard, 1968.

compréhensible et récupérable autant dans l'Aude que dans le Lot ou le Gard[14].

La version originale est suivie dans l'ordre de versions en languedocien standardisé (occitan standard), en provençal et en catalan, puis des traductions-adaptations française et castillane. Le provençal, difficilement dissociable de la normalisation mistralienne au siècle dernier (Félibrige), est pris ici comme repère (non comme langue de la zone observée bien entendu) parce qu'il constitue par ailleurs l'un des maillons du raisonnement global sur les langues romanes du Golfe du Lion[15].

Version originale (texte 1)

La vido es talomen plasento dins las grandos vilos empudicinados, plenos de bruch e de rebouge, que forço vilatous raivon d'anar viure a la campanho. Per pouder respirar de boun aire, estre tranquilles, pouder anar e venir sans riscar de mountar sus artelhs de qualqu'un a cado pas. Alabes per se passar aquelo envejo cercon a croumpar[16] de vièlhs oustals, amagats dins lous bosques. E mai soun vièlhs, mai soun luènh de tout, mai soun countents.

Version occitane, ou languedocien standardisé (texte 2) :

La vida es talament plasenta dins las grandas vilas empudisinadas, plenas de bruch e de reboge, que força vilandresses somian d'anar viure a la campanha. Per poder respirar de bon aire, estar tranquils, poder anar e venir sens riscar de montar sus los artelhs de qualqu'un a cada pas. Alavetz per se passar l'enveja cercan a comprar de vièlhs ostals, amagats dins los bosques. E mai son vièlhs, mai son luènh de tot, mai son contents.

Version provençale (texte 3)

La vido es talamen plasènto dins lei grandei vilo empouiounado, pleno de bru e de chafaret, que fouaço gènt de la vilo pantaion d'ana viéure à la campagno. Pèr pousqué respira de bouon èr, èstre tranquile, pousqué camina sènso risca de trepa sus leis artèu de quaucun à cado pas. Pèr si puei satisfa 'quelo envejo, cercon de si croumpa de vièis oustau, amaga dins lei bouas. E au mai soun vièi, au mai soun lun de tout, au mai soun countènt.

Version catalane (texte 4)

La vida és tan agradable (plaent) dins les grans ciutats (viles) empudentides, plenes de soroll i de tumult, que força ciutadans somien d'anar a viure a la campanya. Per a poder respirar bon aire, estar tranquils, poder anar i venir sense cap risc de pujar sobre els artells d'

---

[14] Ces textes, du milieu du XX^{e} siècle, mettent en scène les personnages de Catinou et Jacouti. Ils ont fait l'objet de différentes publications, depuis la fin de la 2ème guerre mondiale, sous forme de chroniques parues dans la presse régionale (La République et La Dépêche du Midi), et diffusées par la radio et le théâtre.

[15] Seul le texte de Mouly est originel. Les autres versions sont des traductions-adaptations de mon fait, avec les conseils de quelques collègues que je tiens à remercier : Pierre-Luc Abramson (U. de Perpignan), Philippe Blanchet (U. Rennes 2), Xavier Frias-Conde (U. Complutense, Madrid), Guy Le Bihan (U. Rennes 2). Ces adaptations n'ont d'autre but que de rendre un peu plus visible variation et homogénéité dans la zone géographique de référence, tout en fournissant quelques bases indispensables à cette section typologique.
Il est significatif que les textes proposés par mes collègues soient régulièrement accompagnés de divergences et de notes précisant qu'en tel ou tel endroit, on dirait plutôt ceci ou cela, ce qui montre bien que la mise en pratique de la langue d'oc et du catalan notamment passe par des canaux qui font largement l'identité propre de l'un ou l'autre des idiomes d'oc. Ici, comme dans le cas de langues étrangères qu'il faut traduire, on remarque que la traduction au mot à mot est souvent difficile. Cette réserve faite, j'ai toujours choisi des versions assez proches du texte de Charles Mouly. Evidemment, il serait plus intéressant (et significatif) encore de disposer de versions proposées directement par des locuteurs de la région observée, ce qui n'a pu être le cas.

[16] Métathèse de [r] pour *coumprar* ou *comprar*, également attestée en provençal.

algu a cada pas. Llavors per passar-se aquesta enveja, procuren comprar cases velles, amagades dins els (los)[17] boscos. I més són velles, més són lluny de tot, més contents estan.

Version française (texte 5)

La vie est tellement plaisante dans les grandes villes empuanties, pleines de bruit et de tumulte, que de nombreux citadins rêvent d'aller vivre à la campagne. Pour pouvoir respirer du bon air, être tranquilles, pouvoir aller et venir sans risquer de monter sur les orteils de quelqu'un à chaque pas. Alors pour (se) faire passer cette envie ils cherchent à acheter de vieilles maisons, cachées dans les bois. Et plus elles sont vieilles, plus elles sont loin de tout, plus ils sont contents.

Version castillane (texte 6)

La vida es tan agradable en las grandes ciudades hediondas, llenas de ruidos y barullo, que muchos (numerosos) ciudadanos sueñan con ir a vivir al campo, para poder respirar aire puro, estar tranquilos, poder ir y venir sin correr el riesgo, a cada paso, de pisarle a uno los dedos del pie. Entonces, para quitarse las ganas, tratan de comprarse casas antiguas escondidas en los bosques. Y cuanto más viejas son y más alejadas están de todo, más contentos se encuentran.

Caractérisation rapide du languedocien

Que l'on considère la version initiale de Charles Mouly, celle du languedocien soutenu à travers l'occitan, celle du provençal enfin, on peut rapidement observer qu'un certain nombre de traits attestent d'une grande homogénéité de la langue d'oc. Ce qu'on peut dire du languedocien est le plus souvent valable pour le provençal et d'autres variétés géographiques du groupe, et même du catalan, ce qui accrédite le point de vue de Pierre Bec (voir plus bas). Dans d'autres cas, le languedocien semble présenter des traits propres, ce qu'il est en fait difficile de préciser avec un texte si court. Nous retiendrons pourtant quelques axes successifs pour cette caractérisation rapide, exercice qui ne peut atteindre un niveau trop détaillé, on le comprend bien.

Dans nos exemples, les voyelles toniques, lorsqu'elles sont notées, le sont au moyen d'un trait souscrit.

Typologie phonétique, syllabique et prosodique

Le catalan et la langue d'oc dans son ensemble se caractérisent par un conservatisme certain. Nombre de formes peuvent être rapprochées facilement des étymons latins, établissant ainsi une continuité diachronique qui saute aux yeux dans la plupart des cas. Voir par exemple VITA > *vido* (1,3), *vida* (2,4), INV<u>I</u>DIA > *env̲ejo* (1,3), *env̲eja* (2,4).

L'organisation syllabique reste proche encore du latin vulgaire, ce que l'on voit dans les exemples précédents. Ce trait sépare fondamentalement la langue d'oc du gallo-roman septentrional et du français, où une déperdition phonétique et syllabique a multiplié les monosyllabes (quand on part de disyllabes) ou les disyllabes (quand on part de mots de trois syllabes). On peut comparer ces mots et les équivalents français pour : *vie* (1 syll.), *plaisante* (2 syll.), *pleines* (1 syll.), *campagne* (2 syll.) etc.

[17] La forme *els* est celle du standard actuel (catalan « central »). La forme *los* (<ILLOS) est en catalan soit une variante historiquement archaïque (Moyen-Age), soit la variante propre à la Catalogne septentrionale, essentiellement en territoire français. Ce trait rapproche évidemment le catalan de France du languedocien et plus largement de la langue d'oc.

Du coup, le schéma prosodique est également conservateur, avec des pénultièmes toniques fréquentes (*plas<u>e</u>nto*, *pl<u>e</u>nos*, *c<u>a</u>do*, *camp<u>a</u>nho*). Ce trait communique une rythmique qui rapproche évidemment de l'ensemble ibéro-roman, qui surtout éloigne immédiatement du gallo-roman et du français. Comme il y a par ailleurs également des séries entières de mots accentués sur la finale (*vilat<u>ou</u>s*, *an<u>a</u>r*, *amag<u>a</u>ts*), ce que la diachronie permet d'expliquer, il en résulte un phénomène assez régulier d'alternance qui confère aux différentes variétés d'oc et au catalan leur caractère « chantant », et qui passe évidemment dans les français régionaux de la Méditerranée française.

Différents traits actualisés dans le texte permettent en outre de brosser rapidement la typologie phonétique du languedocien. On peut indiquer en bref : la réalisation [o] de la finale atone (*aquelo*, *forço*) ; la solidité des diphtongues originelles (*aire*) ; la réalisation [u] des [o] fermés, qui touche également le catalan de France : *pouder* (pour *poder*, texte 2), *boun* (pour *bon*, texte 2) ; la réalisation [β] du graphème (v), comme *alabes* (texte 1) pour *alavetz* (texte 2), *vilatous*, *vièlhs* etc., autre phénomène prolongé en ibéro-roman ; la solidité des consonnes finales qui se prononcent, contrairement au provençal : *amagats*, *countents* (texte 1), *amaga*, *countent* (texte 3), le –r final faisant exception (*anar* [ana], *mountar* [munta]) ; la métathèse fréquente de [r], comme dans *croumpar*.

Structures morpho-syntaxiques

Toutes les variétés que l'on compare ici rapidement sont des langues romanes. Il est donc relativement normal qu'elles partagent un patrimoine morphologique et des ordres que l'on peut ainsi qualifier de « romans ».

On doit surtout remarquer qu'existe un parallélisme saisissant avec l'organisation morpho-syntaxique d'ensemble du français. Dans la plupart des cas en effet la segmentation du languedocien est aussi celle du français, la traduction peut se faire au mot à mot. Cela se voit notamment dans la version initiale de Charles Mouly, bien que l'on puisse faire grief à cet occitan populaire (comme par ailleurs à nos traductions) de se rapprocher, en partie involontairement, de modèles français.

Cette réflexion pourrait toutefois conduire à une singularisation du languedocien (voire la langue d'oc et le catalan), sur la seule base de sélections diachroniques et typologiques spécifiques comme par exemple : *forço* (1), *fouaço* (3), *força* (2,4) (tous issus de *FORTIA), que le français a perdu depuis la période classique (type *force gens = beaucoup de gens*) ; ou *mai* (< MAGIS) plutôt que *plus*, bien que ce dernier existe aussi en occitan ; ou bien *alabes*, *alavetz* (< AD ILLAM VICEM) ou encore *aquelo* qui se retrouve en catalan et plus loin en espagnol ; comme aussi la conjugaison directe du verbe sans clitique, traits de la langue d'oc, du catalan mais aussi de l'ibéro-roman : *cercon a croumpar = ils cherchent à acheter*, *mai soun countents = plus ils sont contents*.

Il faudrait encore ajouter à cette petite liste des combinaisons monématiques et des suffixes spécifiques (*vilatous = vilatons*, *vilandresses*), la langue d'oc et le languedocien (comme le catalan) ayant conservé une gamme importante de suffixes, notamment expressifs ou péjoratifs.

Mais il faut bien admettre que cette typologie morpho-syntaxique, même en l'affinant, ne procure pas semble-t-il suffisamment de discrétion au languedocien. J'insiste sur ce point car il est probable qu'il a des retombées importantes sur la survie même de la langue. Les normalisateurs de l'occitan ne s'y sont pas trompés, qui dans leurs listes morphologiques donnent bien souvent pour ne pas dire toujours la préférence à la forme la plus éloignée du français (préférant par exemple *mai* à *plus*)[18]. Même l'emploi du partitif, qu'ignore le catalan, rapproche encore l'occitan du français (*de boun aire*, *de vièilhs oustals*).

[18] Outre les travaux importants de Louis Alibert sur le languedocien (1935, 1966), voir aussi Josèp Salvat (1978).

Ce sont des traits comme ceux-là, assurément, qui fondent l'idée, régulièrement exprimée par de non-spécialistes, que cette langue est très proche du français[19] et que donc, l'on pourrait obtenir de l'occitan en traduisant segment par segment le français, en l'enveloppant dans une structure phonétique occitane, en choisissant des mots typiques, etc.

Le linguiste typologiste n'est pas enclin à partager cette opinion un peu trop simpliste. Mais en revanche le sociolinguiste doit la considérer sans mépris. Il semblerait en effet que cette difficile autonomie de l'occitan-languedocien parlé facilite le jugement établi chez une majorité de languedociens que leur langue est du *patois*, voire peut-être chez certains une sorte de mauvais français du sud. Ou, corollairement, chez les défenseurs du languedocien, l'opinion qu'on ne peut lui assurer une légitimité de langue, et l'extraire de la catégorie des patois que s'il aligne des structures foncièrement différentes, et pas seulement des mots différents et des prononciations différentes ! Comme d'autre part cette langue *locale* (c'est ainsi que la voient ses locuteurs) n'est pour ainsi dire pas pratiquée à l'écrit, alors que le français est pour sa part la langue normée par excellence, de l'écrit et de l'école, tous les ingrédients sont parfaitement réunis pour que l'occitan-languedocien soit constamment infériorisé, et de manière pratiquement insoluble.

La manière dont on parle au Languedoc illustre bien souvent cette réalité. Nombre de locuteurs par exemple ne sont pas loin de penser qu'ils savent parler occitan dès lors qu'ils utilisent des mots « du cru » ou des mini-séquences d'allure occitane. La multiplication ces dernières années de livres par ailleurs intéressants consacrés aux « expressions occitanes » (par exemple le *Dictionnaire* de Bernard Vavassori, paru en 2002) est probablement une preuve de cette difficulté rédhibitoire à affirmer la langue régionale dans l'espace public.

Lexique

L'autonomie que n'affirme pas suffisamment la morpho-syntaxe, est assurée en grosse partie par le lexique (combiné bien entendu aux prononciations languedociennes).

On peut observer de nombreuses unités proprement languedociennes, parfois occitano-catalanes : *empudicinados*, *rebouge*, *anar*, *viure*, *cado*, *alabes*, *oustals*, *amagats*, etc. Voir par exemple le verbe *amagar* (du gothique MAGAN) ou bien *oustal* (du latin HOSPITALEM), très régionaux et représentatifs.

Mais, à côté de ces mots dotés d'un véritable pedigree occitano-roman (dans la terminologie de Pierre Bec, voir ci-après), beaucoup d'autres (*talomen*t, *grandos*, *plenos* etc.) rappellent aussi que le français n'est jamais bien loin, même si le mot est authentiquement occitan-languedocien. Parfois même, on peut sembler en présence d'un transfert à partir du français: ainsi *raivon* au lieu de *somian* (texte 2).

Le français n'est pas seul en cause dans cet écartèlement. Il y a aussi les références inévitables au sud, espagnol et catalan. Voir par exemple *aquelo* (texte 1), *aquela* (texte 2) face à esp. *aquella*, ou *croumpar* (texte 1), *comprar* (texte 2) face à esp. *comprar*.

Ces remarques typologiques montrent une fois encore à quel point le fonctionnement du languedocien (et du catalan) se trouve sous l'influence du voisinage immédiat du français, et du voisinage à peine plus lointain de l'espagnol. La frontière pèse donc. De telle sorte que tout se passe aujourd'hui encore comme si le languedocien était constamment (et de longue date) sous la contrainte psychologique et sociolinguistique de ces deux grands pôles nationaux.

[19] À la réserve près de la structure des mots, qui présentent un aspect rocailleux (surtout dans l'Aude et l'Ariège) évoquant effectivement une langue comme l'espagnol.

Catalan

Le catalan peut être sommairement caractérisé par rapport à la langue d'oc et au languedocien en particulier. Voici quelques traits saillants du catalan standard, sachant que le catalan de France développe par ailleurs différents traits qui le rapprochent ici et là du languedocien.

- Réalisation [∂] du –a final atone, réalisé [o] en languedocien, type [βid∂].
- Conservation du [u] latin, type *tumult* [tumułt], contre [y] en lang. : *sus* [syz].
- Chute du -z- intervocalique issu de [k] intervocalique : type PLACENT(A)> *plaent*, contre *plasento* en languedocien.
- Structure syntaxique des pronominaux inversée par rapport au languedocien, rapprochant de l'ibéro-roman, type *passar-se*, où la langue d'oc développe un ordre de type gallo-roman : *se passar*. La précession (occitane) du pronom est également normale en Catalogne française.
- Spécialisations morpho-syntaxiques partagées avec l'ibéro-roman : *algu* (< *ALIQUUNU, esp. *alguno*, port. *alguem*), où la langue d'oc cadre plutôt avec le gallo-roman et le français (*qualqu'un*, *quaucun*).
- Choix lexicaux partagés avec l'ibéro-roman : *ciutat* (< CIVITATE, esp. *ciudad*, port. *cidade*), *casa* (< CASA, cf. esp. *casa*, port. *casa*), ou propres au catalan : *soroll*.

Une ou deux langues ?

Il n'est pas difficile de remarquer plusieurs éléments de proximité entre languedocien et catalan. Comme le remarquait Pierre Bec (1973) dans *La langue occitane*, « Il est difficile en outre de séparer le catalan de l'occitan si l'on n'accorde pas le même sort au gascon qui, nous venons de le voir, présente une originalité vraiment remarquable. Il semblerait même que le catalan (littéraire du moins) soit plus directement accessible à un Occitan moyen que certains parlers gascons comme ceux des Landes ou des Pyrénées. [.] Le plus simple serait peut-être d'admettre un ensemble occitano-roman, intermédiaire entre le gallo-roman proprement dit et l'ibéro-roman, ensemble qui comprendrait donc, comme nous venons de le montrer : l'occitan méridional, le nord-occitan, le gascon et le catalan ».

Un autre point de vue qui présente des éléments de légitimité (autant que le précédent, mais pas plus semble-t-il), se trouve par exemple vigoureusement exprimé par Henri Guiter (1973) : « Plus près de nous, de nombreux tenants de l' « occitanisme » persistent à vouloir annexer le catalan, et à le traiter comme un dialecte occitan[.][20]. A tout instant, nous voyons de nouvelles manifestations de cet impérialisme linguistique, qu'il s'agisse de la géographie ou de l'histoire. Bien que les analyses objectives de la linguistique comparée ne justifient en rien ces visées annexionnistes, elles ne se découragent pas pour autant »[21]. Précisément, en raison ce cette volonté d'affirmer l'identité de langue du catalan, Henri Guiter a été, avec Jean Séguy[22], l'un des fers de lance de la dialectométrie ou quantification des distances dans la zone pyrénéenne. De ces travaux brillants et stimulants mais souvent discutables sur tel ou tel point, il ressort « que catalan et occitan sont bien deux langues différentes … et qu'il en est de même du catalan et du castillan »[23]. Voilà donc posée l'autonomie des trois blocs : occitan, catalan, castillan ; ce qui correspond à une taxinomie romane très et sans doute trop carrée. Mais il ressort des mêmes travaux que « la frontière franco-espagnole a entraîné l'apparition d'une limite sous-dialectale quasi-continue entre la mer et la Cerdagne »[24].

[20] H. Guiter reprend ici une partie de la citation qui vient d'être faite (P. Bec).
[21] H. Guiter, « Atlas et frontières linguistiques » (CNRS, 1973), p. 61.
[22] Jean Séguy, *Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne*. CNRS, 1953-1973, 6 volumes.
[23] H. Guiter, « Atlas et frontières linguistiques », p. 107.
[24] Même article, p. 83.

Nous n'entrerons pas dans une discussion romanistique technique sur cette question, par ailleurs passionnante. En revanche, il faut souligner qu'on dispose ici d'indices intéressants de ce que les frontières peuvent faire dans les faits et dans les représentations. Encore n'est-il pas certain que l'on puisse si facilement séparer des « faits » et des « représentations ». Relèveraient des faits cette idée, confirmée par la métrique, que le déplacement de la frontière (1659) a progressivement engendré une amorce de séparation (d'où l'expression « sous-dialectale » chez Guiter) entre catalan de France et catalan d'Espagne. Cela paraît incontestable et sans même recourir aux mesures, il est souvent évident, quand on compulse l'ALPO[25], que cette séparation partielle existe. Elle révèle donc, si l'on réfléchit bien, une dérive continue du catalan depuis le Moyen Âge. On rappellera que le catalan se forme dans l'espace pyréneen et se diffuse lors de la reconquête. Mais au début du XIII^{e} déjà, après la défaite de Muret (Croisade des Albigeois) Aragon et Languedoc rompent politiquement, et s'ensuit une lente séparation de la langue d'oc et du catalan, mouvement ensuite complété par la fixation de la frontière en 1659, puis par la participation des deux régions à deux dynamiques nationales différentes.

Pour autant l'idée d'une frontière entre « occitan » et « catalan » n'a rien, semble-t-il, d'un fait. C'est essentiellement une affaire de représentation, et il est vraisemblable qu'avec les mêmes données, on peut arriver de bonne foi à des conclusions parfaitement opposées. Pour pouvoir assurer que le catalan et l'occitan sont bien deux langues différentes en terme de métrique, il faudrait disposer d'une véritable échelle universelle des distances linguistiques, ce qui n'existe pas, et a peu de chances d'exister dans un avenir proche, et par principe surtout. Par ailleurs, les distances observées entre occitan et catalan sont-elles comparables à celles que l'on pourrait mesurer entre catalan et roumain, catalan et français etc. ? Là, bien évidemment, on se heurte à des difficultés profondes, ce qui montre par parenthèse que le travail effectué parallèlement par Henri Guiter à Montpellier-Perpignan et Jean Séguy à Toulouse (et leurs successeurs) sur les Pyrénées françaises, travail très méconnu en dehors du cercle étroit des dialectologues méridionalistes, n'a pas autant concerné le reste de la Romania, ce qui empêche toute comparaison solide et toute retombée heuristique de tels calculs dialectométriques.

Ce qui est assuré en revanche, on le voit très bien dans cette région, c'est qu'une langue peut et doit s'affirmer, politiquement, juridiquement. Si elle ne le fait pas, ou cesse de le faire, elle est livrée à des forces de dialectalisation et de minorisation hémorragique qui peuvent l'emporter. C'est ce qui semble en cours pour le languedocien. Si, en revanche, elle passe (à temps) les différents caps de cette affirmation, elle a quelques chances de se maintenir et même de prospérer, et c'est ce que l'on voit pour le catalan, depuis un siècle environ.

Le fait d'entrer dans la lutte pour la reconnaissance, ou le fait de ne pas y entrer, a par ailleurs une incidence, comme le montre bien l'analyse de Guiter, sur les convictions, les certitudes, en fait sur les représentations symboliques. On peut en effet considérer que le catalan, bien que typologiquement très proche de l'occitan, ayant franchi différentes étapes de reconnaissance et d'affirmation, se présente comme une « vraie » langue, normée, unifiée ; ce à quoi pourrait prétendre moins facilement l'occitan, en outre très éclaté géographiquement. Ce qui bien sûr n'enlève rien à la relation typologique entre ces deux idiomes romans.

Mais dans un tel domaine, il est dangereux de prendre les données apparentes pour argent comptant. Le catalan est certes langue officielle, d'enseignement et d'administration de la Catalogne espagnole[26]. Il est même devenu dans une bonne mesure langue de travail de l'Union Européenne, ce qui est un exemple pour différentes langues dominées en Europe. Et pourtant, il y a quelques années, un catalaniste militant de la première heure (L. Vicent Aracil,

[25] Atlas linguistique des Pyrénées Orientales (Guiter, 1966).

[26] Ce qui ne manque pas d'attiser l'orgueil et aussi l'insatisfaction des militants du catalan côté français.

cité par Tudela, 1986) attirait notre attention sur les risques encourus alors même que le catalan semblait assuré de reprise.

> *Perquè el català desaparegui, no cal que canviï res d'especial. De la manera que van les coses la desapareció del català és només qüestió de temps. A la Catalunya Nord a hores d'ara el català ja es pot donar per extingit.*
> *El gran esdeveniment lingüístic del segle XX aquí és que han desaparegut els unilingües catalans. Ja tots som o bilingües o castellanoparlants. Això és com la petjada i la gambada, en caminar. Teníem els dos peus en el català. Ara tenim un peu en el català i un en el castellà. Quan trigarem a aixecar el peu que tenim en el català i posar els dos en el castellà ?*[27]

Déliquescence des langues régionales de la zone observée, et place du castillan

Le propos d'Aracil nous ramène à un vaste chantier qu'il n'est guère possible d'aborder en si peu d'espace. C'est un propos relatif à une langue pourtant vue comme dynamique et chargée d'une symbolique extrêmement forte en Europe, et pour cette raison il doit faire réfléchir. Il faut à cet égard rendre compte au moins en partie, de la réalité des pratiques linguistiques dans la zone observée. On peut le faire sur la base de quelques enquêtes menées ces dernières années sur la conscience linguistique et les pratiques en langues régionales. On peut notamment renvoyer pour le Roussillon, à Dawn Marley (1996), et pour le Languedoc à Etienne Hammel & Philippe Gardy (1994), ce dernier travail étant en outre exploité par Francis Manzano (2004-a). D. Marley se base sur des enquêtes personnelles ainsi que sur des sondages ou d'autres enquêtes de type public ou privé. E. Hammel et Ph. Gardy exploitent quant à eux les résultats d'une enquête menée par l'Institut Média Pluriel Méditerrannée, enquête d'ailleurs renouvelée en 1997. En analysant ces résultats, on s'aperçoit rapidement que la situation du languedocien est très délicate, en dépit de satisfactions parfois affichées dans l'espace public à propos de l'occitan. Le problème crucial est que les « vrais » locuteurs de l'occitan, ceux du terrain, disparaissent en masse, l'arbre ne doit pas cacher la forêt. C'est un phénomène notamment lié au vieillissement de la population de langue occitane, que la scolarisation en langue régionale (laquelle présente ses propres difficultés) ne paraît pas en mesure de compenser. Dans ce domaine, ce qui est perdu ne se rattrape pas. Signe très inquiétant, le mouvement s'accélère. Il semblerait que les résultats de l'enquête de 1997 révèlent une aggravation dans l'intervalle 1991-1997.

Que peut-on donc dire du languedocien à la fin du XX^{e} siècle, à la lumière des enquêtes ? Il apparaît comme une langue de moins en moins parlée (masse des pratiques), et surtout parlée dans certains cadres et certaines circonstances (rurales dans l'ensemble, très locales, familiales etc.). La plupart des sphères publiques paraissent définitivement perdues pour cette langue, que les informateurs ont d'ailleurs beaucoup de mal à reconnaître dans l' « occitan ». L'usure est manifeste. Certes, la compétence passive peut sembler encore bonne à première vue, avec environ 1/3 des Languedociens qui se déclarent capables de comprendre cette langue (mais bien sûr, c'est là quelque chose de très vague). En revanche ils sont moins nombreux, environ 20 % semble-t-il, à se dire capable de parler « correctement ». La majorité donc (plus de 60 % certainement) a soit perdu totalement la langue, soit connaît des mots ou

[27]« Pour que le catalan disparaisse, il n'est pas nécessaire de changer quoi que ce soit de spécial. Au train où vont les choses la disparition du catalan n'est qu'une question de temps. En Catalogne Nord, le catalan peut être déjà considéré comme éteint au jour d'aujourd'hui.
Le grand changement linguistique du XX^{e} siècle chez nous, c'est que les monolingues catalans ont disparu. Nous sommes tous ou bilingues ou locuteurs monolingues d'espagnol. Il en est de cela comme des foulées dans la marche. Nous avions les deux pieds en catalan. Maintenant nous avons un pied en catalan et un autre en espagnol. Quand donc allons-nous soulever le pied que nous avons (encore) en catalan pour poser les deux pieds en espagnol ? »

des expressions locales, se trouve en tout cas dans l'impossibilité de tenir une conversation. Si l'on ajoute ensuite que la population occitanophone est majoritairement âgée de plus 60 ans, on comprend vite que les années à venir seront très sombres. Un autre facteur, rarement pris en compte dans les enquêtes sur la vitalité de la langue, a aussi des retombées négatives. C'est celui d'une immigration très forte dans cette région du Languedoc-Roussillon, non seulement immigration maghrébine ou espagnole, mais aussi (phénomène très nouveau) une immigration nordique : de plus en plus de retraités de l'Europe du Nord (germanophones, anglophones etc.) s'installent ici à demeure, et de tels groupes ne s'intègrent linguistiquement que par la langue nationale, la koinê, le français.

La situation semble meilleure au Roussillon. À Perpignan en 1988, Marley avance 54 % des sondés qui prétendent comprendre et connaître le catalan. Mais le taux serait passé à moins de 40 % en 1993[28]. Si l'on considère ensuite ceux qui déclarent pouvoir parler à peu près correctement, on tombe à 20 % et moins, ce qui nous rapproche de la situation languedocienne. Mais la ville de Perpignan ne représente pas à elle seule le Roussillon, et la campagne et la montagne connaissent, il est vrai, une pratique plus importante du catalan. Enfin, ici aussi, la communauté catalanophone française est constituée pour l'essentiel de personnes relativement âgées : au moins la moitié des locuteurs recensés ont plus de 60 ans (Marley, 1996, p. 74).

Dans l'une et l'autre régions, l'attachement à la langue maternelle régionale est fort, voire très fort. Les Languedociens voient bien le languedocien comme porteur de leur identité régionale, et tout en n'ayant guère confiance dans l'école pour en assurer le maintien (certaines réponses le montrent bien), ils voudraient aussi que l'offre pédagogique s'accroisse. À Perpignan, en 1988, plus de 80 % des informateurs pensaient que l'État, les collectivités, devaient aider le catalan à se maintenir, notamment pour des raisons de cohésion identitaire régionale. Mais dans l'ensemble, les réponses relatives à l'avenir de l'une ou l'autre langue sont moroses. Une idée générale semble intégrée par les uns et les autres qui consiste à cataloguer les langues régionales comme des langues du passé et de l'identité locale, des langues presque « mortes ». Le cas de Perpignan est particulièrement significatif dans le cadre de notre problématique. On reste attaché au catalan en le limitant le plus souvent à la zone identitaire et, surtout, se dessine une forme de démission collective face au recul. On peut l'exprimer comme suit : le recul du catalan dans les Pyrénées-Orientales paraît inéluctable, mais la langue sera sans doute sauvée par les voisins, notamment par la dynamique barcelonaise, et par la Communauté Européenne qui fournit un statut au catalan. Un tel « report », bien sûr, n'a aucune chance d'exister pour ce qui concerne le languedocien.

Dans le cas du Roussillon, une autre dimension encore doit être prise en compte. La région, et en particulier la ville de Perpignan, appuyés contre la frontière espagnole, connaissent des flux migratoires importants, en provenance du voisin immédiat, mais aussi du Maghreb (Algérie et Maroc, notamment). Il n'est donc pas étonnant que les langues correspondant à ces deux ensembles occupent une place soit importante soit susceptible de le devenir au sein du marché linguistique perpignanais. Pour l'instant, l'arabe dialectal semble encore au dessous de la barre des 10 %. Cela peut signifier deux choses en même temps : tout d'abord le fait qu'il fonctionne comme une langue communautaire repliée (quartiers) et donc peu « visible », sans doute aussi que cette communauté s'intègre très bien par le français régional, contrairement à ce qu'on entend dire parfois. L'espagnol surtout affiche des scores impressionnants. Avec des réserves sur l'origine des statistiques, on peut prendre comme repère qu'en 1988 le castillan occupait 45 % de la visibilité de ce marché linguistique, score

[28] Il faut, bien entendu, tenir avec quelque circonspection les résultats de ce genre d'enquêtes, dont les questions n'apportent pas toujours des réponses rigoureusement interprétables : que signifie vraiment une réponse affirmative à des questions telles que « Connaissez-vous le catalan ? », « Le parlez-vous ? », etc.

passé à 77 % en 1993 ! Dans le même temps, le catalan passait de 55 % à 40 % (Marley, 1996).

Il semblerait que le poids relatif du castillan résulte en l'occurrence essentiellement d'une transmission intra-communautaire – on apprendrait et l'on reproduirait cette langue en famille –, avec une très faible demande en direction de l'école. Si l'on élargit à l'ensemble du sud-ouest, on notera que16% seulement des enfants du cours moyen, en 2001-2002, suivaient un cours d'espagnol dans l'académie de Toulouse, 8 ou 9% dans celle de Montpellier ou de Bordeaux. Les chiffres sont certes supérieurs à la moyenne nationale (2%), mais inférieurs à ceux que la proximité de la frontière permettait d'escompter. Les langues régionales vivantes ne sont pas mieux loties : 11 % dans l'académie de Bordeaux (basque), 1,7 % dans celle de Montpellier, 1,5 % pour celle de Toulouse. Ici comme ailleurs, c'est l'anglais qui aspire les plus jeunes : entre 75 et 78% (Legendre, 2003).

Bilan général et conclusions

Que ressort-il clairement de ce panorama, et que doit-on retenir des axes essentiels de constitution du paysage linguistique à l'extrémité orientale du massif pyrénéen ?

1. D'abord le fait qu'historiquement trois groupes ou taxons romans ont été amenés à se rencontrer de longue date dans cette région du monde méditerranéen.

Le groupe gallo-roman, avec le français comme fer de lance. Le groupe ibéro-roman, avec l'espagnol ou castillan comme moteur. Entre les deux, la position la plus raisonnable historiquement est probablement celle de Pierre Bec, qui propose un troisième groupe : l'occitano-roman. C'est bien pourquoi nous avons pris le soin d'entrer (bien que sommairement) dans la typologie romane de ce groupe. Puisque deux langues du groupe en question ont acquis une personnalité historique, le languedocien et le catalan, il était important que le lecteur prenne par lui-même conscience de leur proximité. Que l'on veuille ou pas faire passer une frontière entre les deux est au fond secondaire. Car il est assuré d'une part que le catalan est parvenu à quelque chose que l'on pourrait appeler un statut objectif de « grande langue romane », et pas le languedocien, très tôt emporté dans la spirale de ruralisation qui de fait a commencé au lendemain de la Croisade des Albigeois. Mais jusqu'au bout, leur parenté immédiate sera indiscutable.

Ce bloc occitano-roman n'a pu déboucher historiquement sur des solutions et consécrations politiques, et comme nous l'avons remarqué plus haut, il se présente comme coincé entre le français d'une part et le castillan de l'autre, lesquels exercent deux pressions constantes qui se rencontrent dans la région observée. C'est très net en territoire français, pour l'occitan, plus net encore quand la langue en question est considérée sous l'angle de ses productions rurales authentiques, ce qui est le cas du languedocien. Car si l'occitan normé peut donner l'illusion d'une identité solide face à la francisation, les modalités de transmissions du languedocien montrent bien que les réalités sont très éloignés de telles représentations.

Pour le catalan, on peut considérer que sa dynamique historique et son statut sociolinguistique actuel en font une langue hybride. D'une part, le catalan, dans son expansion méridionale et méditerranéenne, avait amorcé au Moyen Age un processus très comparable à celui du français et à celui du castillan (époque de l'indépendance politique aragonaise et catalane, Royaume de Majorque etc.), avec une langue de chancellerie, de culture et de littérature tout aussi « impérialiste » que ses futurs oppresseurs[29]. D'autre part,

[29] Rappelons que la Catalogne a colonisé (à des degrés divers) les Iles de la Méditerranée, le Sud de l'Italie et a même abordé le Maghreb. De cette expansion il reste aujourd'hui, par exemple, l'ilôt catalanophone d'Alguer

évidemment, le processus a été interrompu par l'Espagne principalement, mais relativement tard. La Catalogne entre dans la Couronne de Castille en 1412, mais le statut de langue « haute » n'est perdu définitivement qu'à partir de 1516. Par ailleurs le castillan est longtemps resté langue des élites exclusivement. Ceci se voit bien par exemple quand la France annexe le Roussillon : ce qu'elle rencontre sur place, c'est bien du catalan, massivement, y compris dans les administrations locales[30]. La progression autoritaire du castillan en Espagne fera certes des progrès au XVIII^{e} et au XIX^{e}, mais sans jamais parvenir à couper le catalan de ses assises populaires (du moins pas aussi bien qu'en France). C'est cette situation assez favorable qui permit sans doute un mouvement de renaissance et de normativisation conduisant à la remontée puissante du catalan au cours du XX^{e} siècle. L'affaire est-elle gagnée pour autant ? Rien n'est assuré, et c'est dans cet esprit de doute méthodique que sont cités plus haut les propos de L.-V. Aracil.

2. La frontière France-Espagne, qui s'est déplacée, a tout d'abord minimisé la représentation symbolique du languedocien. Bien que profondément ancrée dans les campagnes du Narbonnais, des Corbières, des Pyrénées audoises ou ariégeoises, cette langue était devenue, avant même l'époque du traité des Pyrénées, une langue de ruraux qui pouvait faire rire à la Cour et en Ile-de-France. Molière, en particulier (non sans tendresse pour ce pays il est vrai), s'est souvent servi de personnages baragouinant un idiome franco-languedocien. Voir par exemple, l'usage qui en est fait dans *Monsieur de Pourceaugnac* (1669). Cette langue est de moins en moins vue pour elle-même, elle n'existe qu'interprétée par rapport aux deux grandes langues romanes d'Europe alors concurrentes du français : l'espagnol et l'italien. Ceci se voit très bien aussi dans les propos mondains de Racine, qui dans une lettre à La Fontaine (1661)[31], excédé par la méconnaissance du français dans la région d'Uzès (Gard) où il séjourne, nous donne cette conclusion à propos du langage local :

> « Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète qu'un Moscovite en aurait besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien ; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelques fois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre »[32].

En somme, tout se passe comme si, en entrant dans l'époque moderne, la langue d'oc, le languedocien, avaient perdu de leur existence propre, directe, et n'existaient plus que médiatisés, par l'espagnol notamment, c'est-à-dire de fait par un saut extra-territorial et typologique. Cette manière de percevoir la marginalité et les approches de la frontière ne fera par la suite que se confirmer, on la trouve plus d'une fois, et notamment dans le rapport de l'abbé Grégoire (à propos d'autres régions frontalières) :

> « Au nombre des patois, on doit placer encore l'italien de la Corse, des Alpes maritimes, et l'allemand des Haut et Bas Rhin, parce que ces deux idiomes y sont très dégénérés ».

Dénégation systématique, marginalisation, dégénérescence, le cocktail dévalorisant se prépare alors, qui permettra bientôt une attaque des patois au sein de la République, et dont on trouve aisément les traces de nos jours encore : militants comme romanistes ont encore à

(Alghero) en Sardaigne.

[30] Voir Bernardo (1978), Marley (1996), Manzano (2000).

[31] Soit deux ans après le traîté des Pyrénées.

[32] On notera toutefois que cette forme de négation « systémique » du languedocien intervient à un moment où l'affrontement sociolinguistique et politique entre français et espagnol se radicalise. On ne peut détailler ici, mais Denis Bouhours, quelques années plus tard, montera un véritable « procès » linguistique contre l'espagnol et l'italien (Manzano, 2004-b).

convaincre que ces langues ne sont pas que des succédanés ou des modes de communication abâtardis.

Dans l'ensemble donc, les frontières et leurs mouvements semblent avoir eu un effet sur les pratiques. Le Languedoc, mis au pas bien plus tôt que le Roussillon, paraît en donner la preuve. Ici, la francisation semble beaucoup plus poussée et mieux installée qu'au sud, les dégâts dans le tissu ethnolinguistique régional paraissent effectivement plus profonds et plus anciens.

Mais si l'on réfléchit bien, la situation actuelle du catalan en France révèle plus encore l'impact des déplacements frontaliers. En effet, s'il a fallu 700 ans, dans le Languedoc, pour que les utilisateurs du languedocien passent de 100% à 20%, c'est en moins de 300 ans qu'un changement analogue s'est opéré pour le catalan du Roussillon, tandis que cette langue se maintenait relativement bien de l'autre côté de la frontière.

3. Car en effet, la même frontière de 1659 a induit un deuxième décalage, en brisant l'unité du catalan. Si l'on pouvait penser au départ que le bloc ethnolinguistique catalan, bien accroché, pouvait résister à la francisation (laquelle avait plutôt commencé mollement : Manzano, 2000), force est de constater que le décapage est allé très loin.

Les enquêtes le confirment généralement (voir plus haut) : on ne parle assurément pas autant catalan d'un côté et de l'autre de la frontière. Les mêmes enquêtes indiquent aussi que, phénomène relativement récent, mais qui s'amplifie depuis quelques dizaines d'années, il y a une tendance à situer maintenant la référence du catalan en Espagne, et en particulier à Barcelone. Cette représentation collective (ou solution de facilité) pourrait bien donner le coup de grâce au catalan septentrional, qu'on convaincrait ainsi, une fois de plus, d'être un produit de seconde qualité (voir aussi L.-V. Aracil, plus haut).

En fin de compte, au contact France-Espagne s'est mis en place un système de représentations par paliers. Les Languedociens de l'Aude voient les Roussillonnais comme très attachés à leur langue et culture régionales, les disent « obsédés »[33] par le catalan et vrais locuteurs de cette langue[34]. Au Roussillon, c'est à peu près la même chose mais le raisonnement saute alors la frontière.

4. Quelques remarques sur l'Europe, pour finir. Les frontières n'ont pas disparu, mais leur rôle de couperet semble s'estomper. Cette modification notable ne paraît pas avoir d'implications pour l'instant, ni en matière de langues régionales, ni en matière de koinês. Ce qui montre bien que les langues dépendent de logiques infrastructurelles et économiques qui font que jusqu'à nouvel ordre la France et l'Espagne constituent encore deux univers discrets et relativement étanches, chacun fondé sur sa dynamique centripète propre[35].

On peut tout d'abord s'étonner que les langues régionales de la région, qui paraissent dans une phase pour le moins critique, n'aient pas encore trouvé les élites à même de proposer le chemin d'un diasystème, pourtant relativement facile à trouver, entre langue d'oc (occitan) et catalan. Tout au contraire, on se trouve toujours dans une stratégie de rupture, et l'usure (le mot est sans doute faible) continue, pour l'occitan comme pour le catalan. On pouvait penser que l'Union Européenne, la libre circulation des biens et des gens, pourraient amener à concevoir et à réaliser, de la Provence aux portes de l'Andalousie, une mouvance économique, culturelle, qui se définirait comme avant tout romane. On n'en prend guère le

[33] Eux se verraient donc comme moins « obsédés » par leur langue originelle.

[34] Ils développent donc une vision très optimiste de la langue régionale voisine, comme sans doute les Catalans de France développent une vision également très optimiste de la « densité » catalane au sud de la frontière.

[35] Par exemple, diverses données de l'*Atlas de Catalunya Nord* (Bécat, 1977) montraient bien que le Roussillon n'avait à ce moment que peu de liaisons économiques avec la Catalogne espagnole, restant essentiellement tourné vers la capitale régionale Montpellier. Il faudrait aujourd'hui vérifier si des axes de réorientation (vers Barcelone et l'Espagne) existent.

chemin. Même aux frontières des deux États, la solidarité romane ne se concrétise pas davantage pour les langues nationales (on ne voit pas le français devenir à court terme une langue seconde prioritaire en Catalogne espagnole, ni le castillan du côté français)[36]. Mais peut-être la construction européenne est-elle trop jeune encore pour de telles réalisations ?

Francis Manzano
Université Rennes 2
CREDILIF
*
Centre d'Etudes Linguistiques
Université de Lyon

Bibliographie

[36] Sur ces questions, voir Legendre (2003) et, plus généralement pour l'Europe, Herreras (1998).

Alibert, Louis [ou Loïs] (1935). *Gramatica Occitana segons los parlars lengadocians*. Toulouse : Société d'Etudes Occitanes.

Alibert, Louis (1966). *Dictionnaire Occitan-Français d'après les parlers languedociens.* Toulouse : Institut d'Etudes Occitanes.

Bec, Pierre (1973). *La langue occitane*. Paris : Presses Universitaires de France (1e éd. 1963).

Bécat, Jean (1966). *Atlas de Catalunya Nord*. Terra Nostra.

Bernardo, Dominique (1978). *Introduction méthodologique et documentaire à l'étude sociolinguistique du plurilinguisme en Catalogne-Nord*. Doctorat de 3e cycle, Montpellier, 1978.

Guiter, Henri (1953). « Els altres Capcirs ». Actes du VIIe Congès International de Linguistique Romane.

Guiter, Henri (1966). *Atlas linguistique des Pyrénées-Orientales*. CNRS.

Guiter, Henri (1968). « Frontières historiques et linguistiques du bassin supérieur de l'Aude ». Actes du 41e Congrès de la Fédération Historique du Languedoc-Roussillon.

Guiter, Henri (1973). « Atlas et frontières linguistiques ». Dans *Les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux*. Paris, CNRS.

Hammel, Etienne & Gardy, Philippe (1994). *L'occitan en Languedoc-Roussillon*. Canet : Llibres del Trabucaire.

Herreras, José Carlos (1998), *L'enseignement des langues étrangères dans les pays de l'Union Européenne*. Collectif. Louvain-la-Neuve, Peeters.

Legendre (rapport dit Legendre, 2003), *Rapport sur l'enseignement des langues étrangères en France*. Publications du Sénat, Paris.

Manzano, Francis (1976). *Etude typologique de toponymie méditerranéenne : 1-Le Capcir*. Thèse pour le Doctorat de 3e cycle, Toulouse 2.

Manzano, Francis (1987). *Etude typologique de toponymie méditerranéenne. Contribution aux études du mouvement spatial dans les Pyrénées méditerranéennes française*. Thèse pour le Doctorat d'Etat, Toulouse 2.

Manzano, Francis (2000). « De la dynamique du français, langue d'Etat et de pouvoir. Quelques rappels sur la diffusion entre le XVe et le XXe siècle. ». dans *L'expansion du français dans les Suds* (dir. Dubois, Kasbarian, Queffélec). Publications de l'université de Provence.

Manzano Francis (2004-a). « Situation and use of Occitan in Languedoc ». Dans *The sociolinguistics of southern "occitan" France revisited*. International Journal of Sociology of language.

Manzano Francis (2004-b). *Langue française, histoire d'une mise à part*. A paraître, Editions Praesens, Autriche.

Marley, Dawn (1996), *Parler catalan à Perpignan*. Paris : L'Harmattan.

Mouly, Charles (1996). *Catinou et Jacouti : Foutralados de Minjacebos*. Portet-sur-Garonne : Loubatières, collection « Poche ».

Pottier, Bernard (1968). « La situation linguistique en France ». Collectif *Le langage*, dirigé par André Martinet, Encyclopédie de la Pléiade.

Salvat, Josèp (1978). *Gramatica occitana.* Toulouse : Collège d'Occitanie.

Séguy, Jean (1953-1973). *Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne*. CNRS, 6 volumes.

Tudela, Joan (1986). *El futur del català. Una radiografia sociolingüística*. Barcelona : El Món.

Vavassori, Bernard (2002). *Dictionnaire des mots et expressions de la langue française parlée dans le Sud-Ouest, et de leurs rapprochements avec l'occitan, le catalan, l'espagnol, l'italien et l'argot méridional*. Portet-sur-Garonne : Loubatières.